Ama contacts

La Promotion 2016

© CUSL / H. Depasse

Deux sœurs grandes-duchesses
Interview : Luc Michel

Bulletin bimestriel de l'association des médecins Alumni de l'Université catholique de Louvain

P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

98 septembre - octobre

Les interviews de l'AMA-UCL

Luc Michel

René Krémer

Ama contacts

N° 98 septembre - octobre 2016

SOMMAIRE

2 Les interviews de l'AMA-UCL : Luc Michel

7 La Promotion 2016 : Discours des étudiants

9 In memoriam – Maurice Moriau
Michel Prevot

11 La femme prend sa place: Deux sœurs grandes-duchesses
René Krémer

15 Des choses peu connues de Bruxelles

René Krémer : Commençons par ta jeunesse.

Luc Michel : Je suis né en 1947, à Bruxelles, d'un père Wallon de la région de Dolhain-Limbourg, entre Liège et Verviers. Ma mère enseignante était flamande, de la région d'Anvers. Je suis un vrai zinneke. Mon père d'origine modeste était essentiellement autodidacte. Il s'inscrit à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC), dont il devint le président en 1940. Fait prisonnier lors de la campagne des 18 jours et blessé au visage par un éclat d'obus, il est hospitalisé à Bruxelles. Cela lui évitera de partir en Allemagne dans un stalag. Il entre en Résistance dès 1940 et est arrêté en avril 1942. Il passe par les caves de la Gestapo de l'avenue Louise et de la rue Traversière pour quelques interrogatoires musclés. Interné à Saint-Gilles, il partage la cellule d'un moine résistant de Maredsous et d'Arthur Haulot, président alors des jeunes gardes socialistes. Il sera rejoint en juin par celui qui allait devenir le Cardinal Cardijn, fondateur de la JOC. L'abbé Cardijn est libéré en octobre 1942 suite à l'intervention des cardinaux pétainistes français Gerlier de Lyon et Liénart de Lille, mais aussi d'Alexis Carrel qui l'ont connu avant la guerre. Cardijn menacera de retourner en prison si mon père n'est pas libéré avec lui. Faute de preuves, il sera finalement libéré six semaines après Cardijn. Il entre alors définitivement en clandestinité. Certains historiens ont souligné la chance relative qu'aurait eu la Belgique d'avoir été sous la coupe d'un gouvernement militaire, contrairement à la Hollande qui avait un gouvernement civil allemand donc contrôlé par la SS.

R.K. : Et plus encore en France où Pétain suivait de plus en plus les décisions des maitres allemands.

L.M. : Mon père à cette époque était un des piliers de ce qu'on appelait le Réseau Socrate ; Socrate étant un jeune banquier du nom de Raymond Sheyven. Quand il y eu les ordonnances de l'occupant relatives au Service du Travail Obligatoire (STO) d'abord en Belgique et nord de la France, puis en Allemagne, comme mon père était président de la JOC, il était en première ligne pour l'organisation de l'aide à tous les travailleurs réfractaires au STO.

R.K. : C'est sans doute grâce à Socrate et à ton père que je n'ai jamais mis les pieds dans l'usine de couteaux à Gembloux où on me nomma ouvrier, et lors du travail en Allemagne, je fus convoqué à la ville de Namur, pour diminuer d'un an ma carte d'identité.

Comité de rédaction :
Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

Editeur responsable :
René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

Coordination de l'édition :
Coralie Gennuso

Adresse de contact :
AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte B1.52.15
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71 - Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
http://sites-final.uclouvain.be/ama-ucl/

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Nous appliquons la nouvelle orthographe, grâce au logiciel Recto-Verso développé par les linguistes informaticiens du Centre de traitement automatique du langage de l'UCL (CENTAL).

Graphisme :
A.M. Couvreur

Couverture : Promotion 2016
Reportage © Hugues Depasse (CUSL).

L.M. : L'usine de Gembloux fabriquait aussi des excellents instruments chirurgicaux que j'ai utilisés durant des décennies. Le réseau Socrate a été créé par le gouvernement Pierlot-Spaak de Londres, pour aider au financement de l'aide aux réfractaires au STO en Allemagne. La JOC était en toute première ligne. C'est une histoire extraordinaire qui a fait écrire à Churchill dans ses mémoires que « la résistance la plus efficace avait été en Belgique ». Le réseau Socrate faisait partie de la « slow go policy » qui visait à ralentir par tous les moyens l'effort de guerre nazi, et donc d'éviter que les travailleurs qualifiés belges n'aillent renforcer cet effort. C'est ainsi qu'un emprunt Socrate dans la Belgique occupée a permis de réunir 260 millions de francs belges de l'époque. Cette somme a été remboursée, rubis sur l'ongle, en 46 et 47. Mon père ne m'avait jamais rien raconté si ce n'est quelques petits détails de cette histoire. En 2013, j'ai été fouiller pendant plus d'un an dans les dossiers du Centre d'études de la Seconde Guerre mondiale au square de l'Aviation à Bruxelles (CEGES). J'ai retrouvé tous les dossiers. Les briqueteries ou cimenteries de Belgique achetaient dès 1944 notamment des sommes importantes de « bons Socrates », et pour confirmer que l'argent était bien versé aux organisations de Résistance, une caution par une Banque à Londres était annoncée par la BBC. Le message était du style : « Les bijoux de la Castafiore sont bien arrivés. » L'emprunt et les bons Socrate ont permis à certains de faire de bonnes affaires, car l'emprunt Socrate levé en Belgique occupée a été remboursé intégralement par la Banque nationale. J'ai retrouvé un texte de mon père de 1945 dans lequel figure un commentaire ironique et désabusé : « Après avoir aidé à construire le mur de l'Atlantique, les mêmes se mettaient à financer la Résistance en fin 1943, après Stalingrad... » Il faut bien admettre que les temps n'ont pas vraiment changé, et que la nature humaine se caractérise par les invariants que sont le cynisme et l'égoïsme ; heureusement qu'il y a aussi et l'amour et la solidarité. J'ai remis sur le métier mon manuscrit « Socrate » que je porte intérieurement depuis des années ; l'histoire mérite vraiment d'être contée dans un pays qui n'en finit pas de vouloir se défaire. Je suis certain que les jeunes générations comprendront une telle histoire.

R.K. : Nous nous sommes arrêtés expressément sur la vie de ton père parce que les actions des résistants de 40 sont oubliées, chez les jeunes surtout, et que tu as eu l'occasion de décrire une action intelligente et efficace dont l'ennemi ne s'est pas rendu compte. Retournons maintenant à ton parcours personnel, quel a été ton parcours scolaire ?

L.M. : J'ai fait ma scolarité à Bruxelles et puis la Médecine à Leuven. J'avais 20 ans à l'époque du Walen Buiten à Leuven et de Mai 1968. J'ai choisi la médecine assez tard, à la fin du collège, et la Chirurgie à la fin de la Médecine. La médecine avait tout l'aspect social d'un métier séduisant. Après mes 5 années de chirurgie, je suis parti trois ans aux États-Unis, à la Mayo Clinic, puis à Boston au Massachusetts General Hospital. Je pensais rester aux USA lorsqu'un coup de téléphone de PJ. Kestens m'annonce que mon nom était sorti du chapeau et qu'on avait besoin de moi comme chirurgien général et abdominal à Mont-Godinne pour créer le service. J'allais l'apprendre à mes dépens, car en fait PJK était opposé à la création de ce service. Je suis rentré au pays et après une année de transplantation rénale à Woluwe, j'arrive à Mont-Godinne en 1981avec une liste fort négative d'interdictions de pratiquer telle ou telle chirurgie.

R.K. : Qui était chef de service à Mont-Godinne ?

L.M. : Il n'y en avait pas avant moi. Nous sommes tous arrivés, toi comme moi, à Mont-Godinne avec nos dix doigts dans un ancien sanatorium. Jacques Prignot, avec le soutien de Mgr Massaux, voulait transformer Mont-Godinne en hôpital général complet, la tuberculose étant devenue rare. Tu as bien connu cette époque exaltante où tout était à construire.

R.K. : Oui, j'ai accompagné Chalant pour créer un service de chirurgie cardiovasculaire à Mont-Godinne. Les professeurs nous on dit qu'il n'était pas question d'opérer des coronariens. Nous avons dit un petit oui et avons commencé les pontages aussitôt.

L.M. : J'ai opéré des urgences le jour de mon arrivée. Et comme toi, j'ai passé outre aux ukases de certains mandarins de la maison mère, dont celui qui m'interdisait notamment de publier sans l'accord de PJK . A posteriori, il faut reconnaître que je pouvais compter, en cas de gros clash avec PJK, de la sympathie, si pas de la bénédiction, de Mgr. Massaux qui veillait à ce que certains ne poussent pas le bouchon dictatorial trop loin. Ma période de résistance, assez pénible lorsqu'on construit un service à partir de rien, vis-à-vis de PJK s'est transformée au fil des années en une complicité virile et bienveillante. Nous sommes restés en excellents termes. Preuve s'il en est qu'il ne sert à rien de s'aplatir devant n'importe quel ordre ou ukase.

R.K. : À cette époque tu as opéré ma fille Françoise d'une parathyroïde : elle était heureuse de sa belle cicatrice.

L.M. : J'avais fait des publications pendant mes 5 premières années chirurgicales en Belgique, ce qui m'a ouvert des portes aux USA et d'en faire d'autres

dans un extraordinaire environnement intellectuel et techno-scientifique. Après ma rentrée en Belgique, j'ai publié annuellement dans divers domaines chirurgicaux, mais aussi plus généraux comme la bioéthique (bain dans lequel tu m'as jeté de force en 1990 lorsque tu dirigeais Mont-Godinne), le respect de la vie privée, les aspects déontologiques, mais aussi les innovations chirurgicales et plusieurs cartes blanches et des opinions dans la Libre Belgique et le Soir. C'est ce qui m'a conduit aussi à écrire récemment mon livre au titre présomptueux et quelque peu ironique « Essai pour une (bio) éthique utilisable au IIIème millénaire ».

R.K. : Si je me rappelle bien, il y a eu quelques remarques sur un de tes articles sur les innovations chirurgicales.

L.M. : Tu es bien au courant ! On m'a reproché d'avoir écrit certaines choses, mais comme nous vivons dans un état de droit où règne la liberté d'opinion, je ne vois pas pourquoi, à l'Université, on ne pourrait pas mettre noir sur blanc ce que l'on assume, surtout quand c'est argumenté. J'ai eu droit à des reproches implicites et explicites de la gouvernance de Mont-Godinne. Notamment, pour une carte blanche sur les innovations en chirurgie. Dans cet article, je discutais trois interpellations morales que l'application sans discernement de l'innovation en chirurgie pouvait susciter. Cela ne faisait pas de moi un technophobe. Cela voulait simplement dire qu'il fallait être prudent et respecter les patients. J'ai d'ailleurs récidivé dans mon livre.

Invité à un Congrès de chirurgie à Pékin en 2016

R.K. : As-tu quelque chose dont tu aimerais parler ?

L.M. : Quand on est à la retraite active, souvent, on en fait trop, c'est ce que pense mon épouse.

Comme j'avais développé également une compétence et une certaine passion pour la chirurgie endocrinienne, je voudrais revenir sur le long follow-up de trente ans des cancers papillaires de la thyroïde. Par exemple, cette année correspond au trentième anniversaire de Tchernobyl, dont je viens de tirer un bilan belgo-belge. En 1999, on m'avait demandé de parler d'un certain nombre de pathologies thyroïdiennes à l'Académie des Sciences de Kiev. À cette époque de 1999-2000, et après un séjour à Minsk en Biélorussie, j'avais notamment abordé le problème des cancers papillaires de la thyroïde induits par les radiations, puisque j'avais opéré 9 enfants ayant entre un mois et 12 ans en avril 1986, date de Tchernobyl. J'avais interrogé à l'époque la Santé Publique belge et l'Agence de Radioprotection, et ce sans résultat sinon de s'entendre dire qu'il n'y avait rien à signaler. J'avais coup sur coup 9 grands enfants ou jeunes adolescents présentant un cancer papillaire de la thyroïde avec pour certains déjà des métastases ganglionnaires. Cela m'a interpellé, de même que Julian Donckier, ami et endocrinologue interniste avec lequel j'ai travaillé pendant 25 ans « la mano en la mano », comme disait de Gaulle à Mexico en 1964. Nous avions fait un article accepté en 48 heures par le Journal of Pediatric Endocrinology, et ensuite un article dans The Lancet sur le même sujet. Nous avons poursuivi prospectivement cette étude et le suivi des patients jusqu'en début 2016. Un article portant sur l'expérience chirurgicale de 30 années post-Thernobyl est sous presse.

On a toujours dit qu'il ne s'était rien passé en Belgique. J'ai raconté cela à mes collègues Biélorusses et Ukrainiens. L'un d'eux plus âgé me dit alors : « Vous avez interrogé la Santé Publique et la Radioprotection. Mais ne connaissez-vous pas un météorologue dans votre pays ? » Je suis rentré en Belgique et j'ai téléphoné à Marc Van Diepenbeek à l'IRM. Nos météorologues avaient écrit en 1989 un rapport sur les conséquences de Tchernobyl en Belgique. Le nuage radioactif était arrivé par Arlon à 6 heures du matin le 1er mai (5 jours après l'explosion du réacteur n°4 le 26 avril 1986). Les spécialistes de l'IRM avec leurs collègues d'Europe de l'Ouest et de l'Est (le rideau de fer existait toujours en 1986 et ce pour encore trois ans) avaient mesurés la radioactivité au niveau du sol et dans l'atmosphère jour après jour et heure par heure. En France, ce fut pire, car un anticyclone aurait dérouté le nuage radioactif selon le Professeur Pellerin, patron du Service de protection contre la radioac-

tivité. En 2006, il fut finalement mis en examen pour « tromperie et tromperie aggravée » et était entendu comme témoin assisté « sur les faits de blessures et homicides involontaires » à la suite de plaintes déposées par l'Association française des malades de la thyroïde et de l'association antinucléaire CRIIRAD.

Ce que nous disions dans nos articles dès 1999, c'est qu'il n'y avait pas eu de guidelines pour le suivi systématique des enfants qui avaient moins de 5, 10 et 15 ans lors de la catastrophe de Tchernobyl. Il fallait dire aux inspecteurs scolaires de faire un suivi simple, de palper les thyroïdes, d'utiliser l'échographie et toutes les techniques simples et non-invasives. Les comprimés d'iode sont distribués en Belgique dans un rayon de dix kilomètres autour des centrales depuis seulement 2000. Le rayon s'est ensuite élargi à 20 km et depuis 2015 à 100 km. Si vous prenez Doel dans le nord et Tihange dans le sud du royaume, un rayon de 100km recouvre toute la Belgique plus une partie de la France, Hollande et Allemagne. Pas un seul plan d'évacuation n'a été testé. S'il survient un problème à Doel, 930 000 personnes sont menacées, dont l'agglomération d'Anvers. À Tihange, ce seront 500.000 personnes. Charleroi n'y figure pas alors qu'il y a quand même Fleurus ! Je ne suis pas un antinucléaire primaire, ni même un écolo ; mais je suis anti-lobby : nucléaire ou autre. Des lobbies qui sont juges et parties : qui vont tourner les centrales et qui font leurs inspections.

R.K. : Je vois qu'il est utile de s'occuper de beaucoup de problèmes et d'idées justes mal connues.

L.M. : Elles sont parfois mal vues, parce qu'elles gênent les gens et les intérêts. J'avais eu l'occasion de parler de ce sujet en 2011 lors d'un symposium au Parlement fédéral sur les conséquences à long terme des radiations à faibles doses mais étalées dans le temps, contrairement à l'explosion des bombes atomiques d'Hiroshima et Nagasaki dont l'irradiation fut massive pendant un temps très court. Les « modèles » d'Hiroshima et Nagasaki sont d'ailleurs peu performant pour l'analyse des accidents de centrales nucléaires, car les faibles doses peuvent agir pendant des mois, voire des années. Je m'étais fait attaquer par le directeur de l'Agence fédérale, qui est maintenant à la retraite depuis deux ans, et qui dit aujourd'hui le contraire de ce qu'il a prétendu pendant 20 ans. Il trouve maintenant qu'il y a un gros problème de sécurité nucléaire en Belgique. On a parfois raison avant les autres. La seule chose que je demande est qu'on me donne tort. Or, dans mon expérience de 30 ans, les courbes d'incidence de cancers papillaires de la thyroïde entre les moins et plus de 15 ans en avril 1986 s'écartent de plus en plus. Il y a eu et il y a un problème, il faut cesser de dire qu'il ne s'est rien passé. Au moment de Tchernobyl, le seul pays qui a donné de l'iode à 7 millions d'adultes et 10 millions d'enfants, en 1986, c'est la Pologne, parce que le directeur de la Santé Publique polonaise s'est adressé à son alter ego Biélorusse. Ils ont retenu le scénario du pire. Ils ont fait le bon choix en termes de santé publique. Les mêmes errances décisionnelles ont en partie été répétées après mars 2011 à Fukushima.

Mission au Cambodge avec des collègues de l'UZ Gent

R.K. : As-tu vu dans ta vie d'autres choses importantes ?

L.M. : J'en surprendrai quelques-uns en disant combien je suis resté très attaché à la figure de Mgr Massaux que j'ai eu l'honneur d'accompagner jusqu'au bout avec Madame F. Reygel et le théologien et philosophe Michel Schooyans. Dans son fameux livre Pour l'Université catholique de Louvain - Le Recteur de Fer, j'ai été le premier surpris de lire les lignes qu'il consacrait à mon père, entré en 1968 en résistance (à nouveau !) dans le monde politique socio-chrétien pour la défense et la survie de l'UCL. Mon autodidacte de père deviendra membre du pouvoir organisateur de l'UCL, signe que la justice immanente se manifeste parfois (et souvent tardivement) dans notre société.

Par ailleurs, je remercie le ciel de m'avoir, dès le début des années 90, permis de mettre sur pied et d'animer avec quelques autres chirurgiens académiques européens la European Society of Surgery (ESS), qui avait pour simple raison d'être : « to bridge de gap

between former Western and Eastern Europe », à une époque où certains grands esprits annonçaient la Fin de l'Histoire qui allait succéder à la chute du mur de Berlin. Ce challenge chirurgical, qui précéda de plusieurs années l'élargissement ultérieur de l'Union Européenne, a été pleinement relevé par ces pragmatiques que sont les chirurgiens ; l'ESS a plus de 20 ans. Notons incidemment, qu'à l'époque cette démarche n'a reçu aucun soutien ni de Mont-Godinne, ni de St-Luc, ni de l'UCL : manque de vision... ?

J'ai pu, quant à moi, tisser des liens très serrés avec plusieurs universités de la Mitteleuropa : entres autres l'Université Jagiellone de Cracovie, Charles de Prague, Semmelweis de Budapest, Stradins de Riga. Durant plusieurs années, j'ai, pris sur mes temps de congés une ou deux semaines pour aller donner des cours gradués et post-gradués dans le cadre du programme d'enseignement Socrates- Erasmus de la commission européenne. Revoilà Socrate qui revient une fois de plus dans mon histoire personnelle !

Depuis 1999, j'ai aussi été expert-évaluateur pour les programmes de recherche financés par la DG XII de la commission européenne (Science Research & Development), et de 2007 à 2014 pour le nouveau European Research Council(ERC). Ce fut une expérience enrichissante et stimulante, qui est aussi très encourageante, car l'Europe dispose d'un impressionnant vivier de jeunes chercheurs et d'équipes de pointe qui doivent être soutenus. C'est ainsi que j'ai vu apparaître les tout premier projets de recherche sur les cellules souches, de modélisations numériques en salle d'opération, et de theragnostic technology, Je reste persuadé qu'une grande partie du génie inventif et créateur de l'humanité est toujours de ce côté de l'Atlantique, et que l'Europe politique cahotante pour le moment ne peut se passer de cette richesse pour l'avenir. Il lui manque probablement deux choses : du courage politique et un projet, donc une vision.

R.K. : Tu as des enfants ?
L.M. : Quatre enfants : aucun médecin. J'ai été un trop mauvais exemple. « Un bien trop dur métier » disait mon fils déjà à l'âge de trois ans ! Il me voyait partir tôt le matin, rentrer tard le soir, repartir la nuit pour des urgences. Les institutions hospitalières devraient tenir compte de ce qu'elles doivent aux épouses et enfants des chirurgiens.

R.K. : La marée féminine a semble-t-il changé cette situation. Tu fais du sport ?

L.M. : Mon sport le plus régulier est le jardinage : excellent pour le corps et l'esprit.

R.K. : Il n'est pas très loin de la médecine.

L.M. : Le jardinage régulier fait réfléchir sur le plan moral et philosophique. Je vais toujours dans mon jardin avec un crayon et un post-it, car c'est alors que j'ai mes meilleures idées. Je suis aussi un vrai sportif, je fais du vélo et du ski en hiver.

R.K. : Que font tes enfants ?

L.M. : Ma fille ainée est historienne de formation, mais travaille dans la société de son mari français, qui est ingénieur. Mon fils est économiste, il est né aux Etats-Unis et y est retourné définitivement avec sa famille. Il s'occupe de l'extension à New-York d'une société de consulting ; les deux dernières sont de vrais jumelles, mais totalement différentes sur le plan intellectuel : l'une avocate et l'autre mathématicienne. Je répète régulièrement que je n'ai aucune inquiétude au sujet du clonage.
~~Photo : Ski.JPG~~
~~Légende : Au ski avec mes filles.~~

R.K. : Cher Luc, tu n'es pas seulement un chirurgien de grande valeur, mais aussi un écrivain important, mais comme bien souvent quelque peu incompris. Je serais prêt à publier d'autres articles de ce type. Merci.

La promotion 2016

Discours des étudiants

Monsieur le Recteur, Monsieur le vice-recteur, Monsieur le Doyen, chers professeurs, chers parents, mais surtout chers étudiants,

Nous y sommes ! Ça y est, on l'a fait ! On peut enfin le dire : nous sommes médecins ! Certains d'entre nous en rêvaient depuis tout petit, d'autres s'y sont essayés puis l'ont adopté, et nous voici à l'orée d'embrasser une carrière de docteur. C'était un véritable défi et le chemin a été parsemé d'embûches ce qui finalement accroit davantage le sentiment de fierté qui nous anime aujourd'hui. Oui, nous sommes fiers, fiers d'être ici tous ensemble, partant d'horizons parfois opposés, ayant cheminé différemment, mais finalement tous réunis aujourd'hui. Tous réunis, et ce, malgré les moments difficiles que certains ont traversés ou traversent encore.

À la fierté de cet accomplissement, se mêle pour vos 5 serviteurs ici présents une autre fierté : celle de vous représenter depuis plusieurs années. Et je ne parle pas ici du fait d'être délégués, non, je parle plutôt du bonheur de représenter un auditoire comme le nôtre. Comme Laura l'évoquera, cet auditoire est exceptionnel.

Il nous appartient également de remercier, au nom de l'auditoire, le corps enseignant et personnel médical, avec une pensée particulière pour ces quelques professeurs et personnes d'exceptions qui savent transmettre les messages importants et dont les voix résonnent en nous face aux patients. Vous ne nous avez pas simplement enseigné, vous nous avez appris. Essentiel également de remercier chaleureusement nos parents, nos familles, nos amis qui nous ont soutenus blocus après blocus, de désespoir en victoire, de pleurs en sourires ! Merci d'avoir cru en nous quand nous menacions de chavirer, de nous avoir parfois réprimandé lorsque nous envisagions de lâcher la barre, de nous avoir montré le cap lorsque nous nous perdions. Ce moment exaltant aujourd'hui, nous le partageons avec vous !

En arriver où nous sommes aujourd'hui n'a pas été un parcours facile. Je pense que chaque personne présente ici a pu le ressentir et le vivre à sa manière. Nous avons en effet dû faire face à de nombreux défis durant ces 7 années.

Le principal obstacle que nous avons dû affronter pendant notre master a été cette fameuse problématique INAMI qui n'a cessé de jeter le trouble dans les esprits, poussant chacun dans ses derniers retranchements. Il est difficile de ne pas mentionner les problèmes initiaux de communication et les relations parfois tendues avec l'université et la faculté qui ont émaillé cette période. Malgré les nombreuses déceptions et désillusions, nous tenions à remercier les autorités académiques qui nous ont permis d'être finalement rassurés quant à notre avenir.
Merci aussi à tous les étudiants qui se sont bougés durant cette période. Merci à ceux qui ont pris du temps pour préparer des panneaux, participer aux manifestations ou simplement en parler autour d'eux. Sans un tel investissement étudiant, nous n'en serions sans doute pas là.
Mais n'oublions pas non plus que l'issue pour les années suivantes est encore fort trouble.
Espérons que les politiques arrivent bientôt à une solution pérenne et bénéfique pour les étudiants et le système de soins de santé belge.
Un mot de remerciement enfin pour les parents qui nous ont soutenus d'abord, puis portés lorsque nous étions à bout de souffle et de force. Merci.

Mais notre cursus ne s'est pas résumé à ce « petit » problème. Les défis n'ont pas manqué afin de pimenter notre parcours. On sous-estime parfois le challenge que représente l'identification des 27 professeurs se succédant pour nous donner 1 seul cours. Ou peut-être que la réelle difficulté est de deviner qui a écrit la question n°87 pour laquelle nous avons 5 réponses différentes et contradictoires dans nos notes.

Enfin, je terminerai par ce qui a sans doute été l'épreuve la plus difficile pour tous, cette année... Mais non voyons, pas le concours ! Les inscriptions ! Oui parce que cette année, on ne s'est pas inscrit une fois, ni deux, ni quinze, ni... Est-ce que quelqu'un a réussi à compter d'ailleurs ? Pas évident. D'autant plus que l'examen d'inscription à l'UCL est éliminatoire et sans appel... Et puis, il faut dire que la chasse au secrétariat se rapprochait parfois plus de la chasse au trésor ~~(NDLR : secrétariat master 4)~~.

À travers ces nombreux obstacles, véritables défis à affronter et à relever, nous sommes restés un auditoire soudé et uni. Et comme l'a si bien dit Julie, nous sommes extrêmement fiers d'être vos représentants !

Cette entraide qui nous caractérise, on la retrouve à chaque instant vécu ensemble. Qu'il soit éprouvant, ardu, ou amusant.

Commençons par les examens où l'on a notamment dans un mouvement de solidarité retranscrit les questions afin de permettre aux suivants de s'entraîner, ce qui a d'ailleurs produit d'étranges moyennes de 18/20 l'année d'après.

Et que dire des stages, période de rupture par rapport à la routine des cours, durant laquelle se sont faites tant de rencontres au hasard des attributions de lieux de stage. Il faut dire que la coopération était là au quotidien : le partage des dossiers à taper, l'alternance pour aller chercher le café, la compagnie dans les logements hospitaliers... Et surtout, c'était le premier contact avec le milieu médical du côté soignant.

Parlons à présent des concours, pas si lointains, période intense, délicate et riche en émotions. Malgré la compétition inhérente à ce moment, l'ambiance de notre auditoire s'y est globalement reflétée. Nous nous réjouissons que la plupart d'entre nous ait fait preuve de respect, voire même d'entraide.

Last but not least, le meilleur pour la fin, les nombreuses festivités. Alors que notre nombre pourrait se traduire par quelque chose d'impersonnel, nous avons multiplié les rencontres. Tous ces moments que nous n'oublierons jamais ont pu exister grâce à vous, tous les étudiants qui se sont investis et qui ont pris du temps pour nous offrir ces merveilleuses expériences. Ces instants partagés depuis le mariage entre nos trois facultés, des bancs de cours jusqu'aux stages, et même jusqu'aux concours. Du halftime au fulltime, des matchs de foot regardés ensemble aux rangements à 3h du matin en passant par un bal folk endiablé.

Toutes ces rencontres avec des personnalités très variées, toutes aussi extraordinaires, nous ont construits en tant que groupe, mais aussi en tant qu'individu. Nous avons tous appris énormément sur nous-mêmes.
Nous ressortons plus forts, grandis de nos acquis, de nos rencontres, de ce partage, de cette entraide. Nous nous sommes donné les cartes pour construire notre futur.

Et parlons-en de ce futur ; nous sommes les médecins de demain, nous sommes les acteurs de la société de demain et nous avons la capacité de façonner l'université de demain. Un fardeau ou un honneur, chacun le vit à sa façon, car il est certain qu'une multitude de défis et bien plus de façons d'y réagir se dressent devant nous.

Nous devons beaucoup à cette université qui nous a instruits et accompagnés durant notre formation de la première année jusqu'à ce jour. Mais nous nous devons aussi de sans cesse l'enrichir, de rêver pour elle une évolution vers plus d'humanité, plus de diversité et de chercher sans relâche à préparer de jeunes médecins à plonger dans la société actuelle ; changeante, multiculturelle, questionnante.

Avec le diplôme de médecin, d'universitaire et le statut d'adulte qui va avec, nous entrons dans une phase de notre vie où notre responsabilité envers la société sera accrue. En tant que médecins, nous allons faire partie de la vie de nos patients et ce lien est un privilège inestimable. Nous aurons également une influence sur les grandes questions éthiques du XXIe siècle, brassant la fin et le début de vie, le respect de la dignité de chaque patient ou individu rencontré et la façon dont la société traite les plus démunis. Le serment d'Hippocrate que nous allons prêter dans quelques instants reflète cet engagement humain et citoyen qui épouse la profession médicale.

Le code de déontologie donne une place importante à la confraternité, à l'entraide. Gardons en mémoire nos liens créés durant 7 ans ou durant la dernière soirée du Fulltime, rappelons-nous la surprise de découvrir une nouvelle amitié insoupçonnée, donnons-nous le devoir d'être bienveillant envers autrui à travers une collaboration sans failles.

L'humain est de nature évolutive, nous n'échapperons pas à la règle. Nous nous souhaitons cette évolution aussi riche et longue que possible.

Ce n'est pas facile de clôturer. Plus encore que ce discours, ce sont nos études qui seront particulièrement difficiles à clôturer. Oh bien sûr, nous sommes tous contents d'être « libre », même s'il ne faudra sans doute pas longtemps avant que l'assistanat ne nous remette bien à notre place. Nous pensions naïvement que le plus dur était derrière nous, mais le passage dans la vie active sera pour bon nombre d'entre nous un énorme pas dans une réalité fort différente de la vie étudiante.

On s'y voit déjà hein, le premier jour de notre assistanat ? Avec, face à nous, nos propres patients, nos responsabilités, on a la trouille, hein ?!

Une fin donc, mais aussi un début.

Dans quelques mois, nous pratiquerons donc tous comme médecins, mais le vrai travail d'apprentissage ne fait que commencer. Il nous reste tellement à découvrir, en médecine et aussi dans bien d'autres domaines.

Jusqu'ici, nous avancions pour la plupart d'entre nous avec un seul objectif en tête et nous y voilà, c'est cette proclamation.

Avec derrière nous ce chemin parcouru, nous voudrions poser une question à vous tous réunis ici : quel est votre nouvel objectif ? Est-ce que vous avez un rêve, est-ce que vous visez un but ? Si oui, fixez le bien dans votre tête. Car nous sommes tous différents et notre tâche sera différente elle aussi, mais au moment de commencer cette nouvelle aventure, nous savons que nous avons tous en commun le désir de faire le bien autour de nous, d'aider nos patients et nos proches, de rendre le monde meilleur.

Dans 7 ans et bien plus encore, lorsque nous nous souviendrons de cette proclamation, nous espérons que chacun d'entre nous puisse être aussi fier qu'il l'est aujourd'hui d'avoir atteint son but.

Alors, pour la dernière fois, nous voulions vous dire merci. Pour les moments partagés, pour la confiance accordée, parce que vous êtes-vous et que vous êtes incroyables, au revoir et merci.

Le reportage photo complet est disponible sur le site de l'AMA-UCL : http://sites.uclouvain.be/ama-ucl/

In memoriam – Maurice Moriau

Souvenirs d'internat

Michel Prevot

Ayant eu le privilège d'être interne en Médecine Interne dans le service du Pr Lambin, je voudrais remercier ici, l'assistant senior à l'époque et futur Professeur, Maurice Moriau, qui m'a inculqué la rigueur et le savoir nécessaire pour poursuivre ultérieurement ma spécialité en Médecine Interne.

Quel savoir avait-il déjà à l'époque !

Lors des staffs du vendredi à 17h, les sujets qu'il traitait l'étaient déjà de façon exhaustive. La clé de son savoir était la rigueur et la discipline qu'il s'imposait et m'imposait dans mon travail d'interne.
Lors des weekends de garde que j'assurais, il téléphonait parfois vers minuit pour s'enquérir de mon travail. Aussi le lundi matin à la 1re heure, il exigeait un rapport détaillé et complet de la garde que je venais d'effectuer.

C'était à la fois très dur et enrichissant de pouvoir travailler dans les conditions qu'il imposait.
C'est au Pr Moriau, à l'époque assistant senior, que je suis redevable de tout ce savoir transmis par ses soins.

© CUSL / H. Depasse

© CUSL / H. Depasse

© CUSL / H. Depasse

© CUSL / H. Depasse

179e Promotion des Mé
Samedi 25 juin 2016
UCL
Université
Facu
et mé
© CUSL / H. Depasse

179e Promotion des Médecins
Samedi 25 juin 2016
UCL

UCL
Université
catholique
de Louvain
ANNÉE
LOUVAIN
© CUSL / H. Depasse

La femme prend sa place
Grand-duché de Luxembourg
Deux sœurs grandes-duchesses

Marie-Adélaïde (1894-1924)

Règne : 1912-1919

L'abrogation de la loi salique permet à Adélaïde de devenir grande-duchesse au lieu de son cousin George Nicholas de Merenberg, également de la famille Nassau, mais né d'un mariage morganatique. À l'âge de 17 ans, elle succède à son père Guillaume IV, après un vote massif de la Chambre grand-ducale. Sa mère, d'origine portugaise, sera régente durant une année. Adélaïde n'aura pratiquement pas eu de préparation à sa fonction. Sa mère lui avait surtout inculqué une éducation religieuse.
Lors de la proclamation, le président de la Chambre fait l'éloge de la duchesse : « *Considérons messieurs (il n'y avait pas encore de dame) comme un heureux augure pour l'avenir du pays que la grande-duchesse Adélaïde soit le premier souverain né sur la terre grand-ducale, le premier qui y ait été élevé et, dès sa tendre jeunesse, ait respiré l'air du sol natal et appris à connaitre les idées, les aspirations et les traditions du peuple sur lequel elle doit règne.* »

La prestation de serment d'Adélaïde promettait :

« *J'ai le désir de juger conformément aux exigences de la justice et de l'équité qui inspireront tous mes actes. Le droit et l'intérêt général seuls me guideront. L'inégalité économique croissante entre les hommes est la grave préoccupation de notre époque.* »
Ce dernier problème est toujours bien présent et pas moins grave.

Le gouvernement souhaitait réduire l'influence du Clergé dans la conduite de l'État. La jeune duchesse tentera de s'opposer à cette tendance laïque et ne signera la loi qu'en 1912. C'était là une erreur, que la gauche n'oubliera pas.

L'occupation allemande

Le Grand-Duché était neutre depuis 1867, lors du transfert à la Belgique de la partie francophone de son territoire, qui devint la province belge de Luxembourg.

Le pays est envahi, puis occupé par l'Allemagne dès le 2 aout 1914. Le prétexte était la protection du réseau ferroviaire allemand, qui passait par Trois vierges au Grand-Duché. En fait, le but était d'entrer en France par la Belgique et le Grand-Duché.

Le Premier ministre Paul Eischen envoie une note de protestation plutôt formelle, car l'armée luxembourgeoise se limitait à 400 hommes. Les Allemands expliquent que « les Français s'apprêtent à envahir le Grand-Duché et que l'Allemagne donnera des compensations au Luxembourg lorsque le but militaire sera atteint ».

À cette époque, le Luxembourg, proche de l'Allemagne, appartenait depuis 1842 au Zollverein, une union douanière. La Cour grand-ducale était en majorité d'origine allemande et 90% des importations venaient de l'Allemagne qui possédait les capitaux de la sidérurgie luxembourgeoise.

À la demande de l'envahisseur, les ambassadeurs français, belges et anglais sont renvoyés. Des journalistes luxembourgeois sont arrêtés malgré les protestations du Premier ministre.

Adélaïde avait de bonnes relations avec les envahisseurs et organisait des repas avec des généraux, et même l'empereur, semble-t-il. On estimait également qu'elle était trop impliquée dans les activités

politiques. En 1918, elle restait proche de l'occupant et fiança notamment ses deux sœurs à des princes, respectivement autrichien et bavarois. Elle s'efforçait de retarder la nomination des bourgmestres de gauche.

Après la mort de Paul Eyschen en 1915, plusieurs gouvernements se succèdent, jusqu'à l'installation d'un gouvernement national dirigé par Thorn. Le contrôle des prix et le rationnement de la nourriture favorisent le marché noir. L'Allemagne intervient dans une grève des mineurs, car elle a besoin de fer et d'acier. Un gouvernement moins à droite s'installe toutefois et amende la constitution en installant le suffrage universel et le vote proportionnel.

Adélaïde dissout la Chambre. En 1917, le gouvernement est finalement constitué de catholiques et de libéraux.

Cette position est bien différente de celle de la famille royale belge, pourtant d'origine allemande, et particulièrement du Roi Albert 1er, qui mobilise l'armée belge. Celle-ci jouera un rôle important en retardant la percée germanique et en gardant, pendant toute la guerre, une petite partie de son territoire. Nous avions une armée non-négligeable et des forts entourant les villes principales.
Il ne faut pas oublier que c'est le refus courageux du Roi Albert qui a entrainé les Anglais dans la guerre, que les Français n'auraient peut-être pas gagnée sans eux.

L'armistice

Après l'armistice et le retrait des Allemands, des troubles surviennent. Les socialistes sont en faveur d'un rapprochement avec la France et les libéraux avec la Belgique. Finalement, un comité de salut public prend le pouvoir. Mais un référendum dynastique s'avère en faveur de Charlotte, sœur d'Adélaïde ; cette dernière se retire dans un couvent italien et devient même religieuse.

Elle mourra en Bavière en 1924 d'une maladie contractée, dit-on, en soignant les pauvres(1).

Les relations avec l'Allemagne sont suspendues, notamment le Zollverein et la mainmise sur le chemin de fer et la sidérurgie. Le suffrage universel et le vote des femmes sont installés.

Charlotte (1896- 1985)

Règne : 1919-1964

Après l'abdication de sa sœur, Charlotte lui succéda sur le trône et prêta serment le 15 janvier 1919 devant une délégation de la Chambre des Députés venue spécialement au Château de Berg.

Sa proclamation était très claire : « *...Tous mes efforts tendront à remplir scrupuleusement mes devoirs de Souverain luxembourgeois. Notre peuple a toujours eu, avec l'amour de ses traditions nationales, le culte de la justice et de la liberté. J'accomplirai ma haute mission dans le même esprit. Ma ligne de conduite dans l'exercice du pouvoir suprême est tracée par la Constitution et les lois ; le Gouvernement, investi de la confiance de la nation, me servira de guide et de conseiller. La réforme démocratique de notre pacte fondamental que l'assemblée constituante se dispose à réaliser, trouvera mon entière approbation. Je vivrai la vie de mon peuple dont je ne veux être séparée par aucune barrière. Je partagerai ses joies et ses souffrances.* »

Elle entendait rester au-dessus de la mêlée politique. Elle fut la première souveraine du pays à s'adresser en luxembourgeois à ses sujets. La dynastie sous Charlotte fut confirmée par un referendum de septembre 1919.

Mariage

Le 6 novembre 1919, elle épousa le Prince Félix de Bourbon-Parme à Luxembourg. En 14-18, il avait combattu dans les rangs de l'armée autrichienne, alors que ses frères Sixte et Xavier combattaient dans l'armée belge. Ils auront six enfants : Jean (1921), qui épousera la princesse Charlotte de Belgique, Elisabeth (1922), Marie-Adélaïde (1924), Marie-Gabrielle (1925), Charles (1927) et Alix (1929).

Charlotte, le Prince Félix et leurs enfants.

Seconde Guerre mondiale

En Mai 1940, les troupes allemandes envahissent le Luxembourg, neutre et sans armée, en même temps que la Belgique et les Pays-Bas. Comme en 1914, à sa sœur, l'Allemagne, hitlérienne cette fois propose à Charlotte de garder la direction du Grand-Duché. Elle répond : « Mon cœur dit oui, mais ma raison dit non. »

Elle demande l'aide de la France, mais l'armée française en déroute ne peut rien faire.

Avec sa famille et son gouvernement, elle parvient toutefois à éviter les troupes allemandes, suit un long chemin à travers l'Espagne et le Portugal et arrive à Londres avec ses ministres.

Pendant son exil, elle confirme l'indépendance du Luxembourg. Son mari s'engage dans les Irish Guards, sous le nom de Lieutenant Luxembourg.

À la BBC, elle parle à ses citoyens, et devient très populaire, comme Victor de Laveley chez nous. Elle se rend aux Etats-Unis pour convaincre les dirigeants d'entrer en guerre, comme l'avait fait Sarah Bernhardt en 14-18, mais les Américains attendront Pearl Harbour.

Elle rentre au Luxembourg libéré, le 19 septembre 1944, accueillie par une foule en délire, mais le quitte à nouveau temporairement lors de la bataille des Ardennes, dite offensive Von Rundstedt.

Dans la suite, elle rendit visite aux régions dévastées et s'occupa des sinistrés.

Le Luxembourg qui faisait déjà partie du Benelux, abandonne sa neutralité et entre à l'Otan. Pie XII lui envoie une rose d'Or : mieux vaut tard que jamais

Charlotte est élégante et gracieuse, mais gagne aussi le cœur des Luxembourgeois par sa simplicité, son discernement et son tact. C'est la nation qui était souveraine, selon la constitution de 1919 : les prérogatives de la couronne avaient été redéfinies, mais Charlotte eut néanmoins de bonnes relations jusqu'à la fin de son règne avec Joseph Bech, président du gouvernement.

Le 16 avril 1945, à la libération, elle prononça de belles paroles devant la chambre des députés : « *Nous édifierons, malgré les ravages et l'usure morale des années d'oppression, une cité humaine, plus juste, plus habitable surtout aux classes travailleuses qui ont défendu la patrie avec tant d'amour, de courage et d'abnégation... Je renouvelle l'expression de ma foi dans l'union patriotique des Luxembourgeois. La main dans la main, nous marcherons au-devant de l'avenir.* »

Elle resta le symbole de l'unité de son peuple. Son but principal fut d'œuvrer pour que son pays soit reconnu dans le monde.

Le Bénélux

Le Bénélux pour les uns, Benelux pour les autres, a ouvert le chemin à l'Union européenne et reste un pilier solide de cette union qui est actuellement freinée par la bêtise des nationalistes. La superficie du Bénélux est de 74 656 km2 et regroupe 28 millions d'habitants. Géographiquement, le Bénélux correspond presque au Pays-bas du Congrès de Vienne.

La première signature, en 1921, crée l'Union économique belgo-luxembourgeoise. Les trois pays, Belgique, Pays-Bas et Luxembourg, ont des rapports économiques étroits et des monnaies liées par une parité fixe.

En 1944, pendant la Seconde Guerre mondiale, les trois gouvernements en exil décident une politique de libre-échange, c'est-à-dire la suppression des

droits de douane à leurs frontières communes et une taxation commune pour les marchandises venant de l'extérieur. Les principaux négociateurs du gouvernement belge sont Paul-Henri Spaak, Camille Gutt, et Hubert Pierlot. Cette convention entrera en vigueur le 1er janvier 1948.

Les trois états adhèreront plus tard à l'UEO (Union de l'Europe Occidentale), à l'Otan (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord), à la Ceca, (Communauté européenne du charbon et l'acier), à l'espace Schengen, et à l'Euro. Son titre actuel est l'Union Bénélux.

Fin de vie paisible

Le 12 novembre 1964, Charlotte abdiqua en faveur de son fils le Grand-Duc Jean. Après 45 ans de règne, elle se retira au Château de Fischbach. Le 8 avril 1970, le Prince Félix, son époux, décéda. Quinze ans plus tard, le 9 juillet 1985, âgée de 89 ans, la Grande-Duchesse Charlotte quitta définitivement son peuple.

Les deux sœurs étaient-elles si différentes ?

Les deux sœurs ne se sont pas trouvées devant des situations identiques. En 1914, le Grand-Duché était très dépendant de l'Allemagne sur le plan économique et intellectuel. Les Allemands leur promettaient des avantages après la guerre, et maintenaient un gouvernement démocratique, certes avec peu de pouvoir. L'Alsace, si proche du Grand-Duché, faisaient partie de l'Empire Allemand depuis 1870.

En outre, on se méfiait de la politique anticléricale de la France. Raymond Poincaré, député de la Meuse, était président de la République : son caractère revanchiste de la guerre de 1870 était évident. Son voyage en Russie du 13 au 23 juillet 1914, deux semaines après Sarajevo, a été considéré à tort ou à raison comme un accord France-Russie en cas de guerre, et par conséquent une menace d'encerclement pour l'Allemagne. Cette attitude méfiante vis-à-vis de la France et favorable à l'Allemagne était partagée par une partie des Belges.

L'envahissement et le comportement des troupes allemandes en Belgique renversèrent l'attitude dans les deux pays. En 1940, au Grand-Duché, on connaissait le nazisme et ses méfaits en Tchécoslovaquie et en Pologne.

Il est probable qu'en 1940, l'attitude d'Adélaïde aurait été proche de celle de sa sœur.

Document consultés

Wikipedia : occupation allemande du Luxembourg pendant la Première Guerre mondiale
Trausch, Le Luxembourg à l'époque contemporaine, 1975

(1) Après la guerre 14-18, les Belges étaient assez ~~mécontents~~ vis-à-vis des grand-ducaux, car les Allemands avaient tué de nombreux civils belges à Dinant, Charleroi et surtout dans les environs d'Arlon.

Des choses peu connues de Bruxelles

Légendes en page suivante

1 : Parcours BD

La promenade de la bande dessinée à Bruxelles permet de découvrir la ville au travers de fresques géantes dédiées aux grands noms de la bande dessinée.
La Ville de Bruxelles a lancé ce projet de fresques en 1991, en collaboration avec le Centre belge de la bande dessinée. Au départ, l'objectif était simplement de masquer ou d'embellir certains pignons. Le projet a ensuite pris beaucoup d'ampleur et compte aujourd'hui plus d'une quarantaine d'œuvres sur le centre-ville, et d'autres à Laeken et Auderghem.

2 : Le Rooftop 58

Depuis maintenant trois ans, le dernier étage du Parking 58, en plein centre de Bruxelles, se transforme durant l'été en immense terrasse.
Tout est prévu : pelouse synthétique, plantes, transats, parasols, bar, restaurant,... et la terrasse étant perchée au 10e étage, elle offre une vue à 360° sur la ville.

3 : L'ancien Palais du Coudenberg

Sous les pavés de la Place Royale, se trouvent les vestiges de l'immense palais du Coudenberg.
Suite à un incendie en 1731, les ruines du palais ont été rasées et nivelées pour faire place au quartier actuel de la place Royale.
Considéré comme l'un des plus beaux palais d'Europe, il fut l'une des résidences principales de Charles Quint. Des fouilles qui ont duré 25 ans ont révélé les vestiges de certaines parties du palais et de ses alentours, que l'on peut maintenant admirer au cours d'une visite des parcours souterrains.

4 : Les pavés colorés de Schaerbeek

En se promenant dans les rues de Schaerbeek, il n'est pas rare de voir sur les trottoirs de petites mosaïques remplaçant des pavés.
Tout a commencé quand l'artiste Ingrid Schreyers a remplacé un premier pavé devant chez elle. Les voisins, intrigués et intéressés, ont commencé à lui en commander d'autres. Ensuite, le bouche-à-oreille a continué, et on trouve maintenant plusieurs centaines de ses œuvres à travers la commune.

5 : L'arbre de la Place Henri Conscience

Le collectif « Les Wollekes » pratique le « Yarn Bombing». C'est un art de rue appelé aussi « tricot urbain». Il s'agit de décorer le mobilier urbain, des arbres ou des sculptures avec du tricot ou des fils colorés dans le but est d'égayer la rue.
L'arbre de la Place Henri Conscience a ainsi bénéficié d'une nouvelle parure arc-en-ciel.

6 : Pas de tir du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles

Fondé en 1381, le Serment des Arbalétriers de Saint-Georges faisait partie des défenseurs de Bruxelles. Aujourd'hui, le Serment continue de préserver les traditions et le patrimoine bruxellois au cours de nombreuses manifestations folkloriques ou historiques.
Un musée, installé dans leurs locaux situés sous l'église de la Place Royale, conserve plus de 1.500 pièces relatives à l'histoire des arbalétriers bruxellois. Les membres compagnons du Serment assurent toujours la perpétuation du tir à l'arbalète ancienne et la transmission du savoir relatif à sa construction, sa réparation et son maniement.